

Chroniques de Charles VI

Livre septième

CHAPITRE Ier

Le roi d'Arménie est envoyé pour traiter avec les Anglais.

La trêve convenue entre les rois de France et d'Angleterre étant expirée, au moment où les frimas de l'hiver venaient de disparaître pour faire place au printemps, les principaux capitaines du royaume se réunirent au Palais. Le roi leur avait enjoint, l'année précédente, de rassembler tout ce qu'ils pourraient de gens de guerre. On tint un grand conseil, pour délibérer sur la destination des troupes qui allaient entrer en campagne. On y remarquait entre autres personnages illustres, Louis duc de Touraine, frère du roi, les ducs de Berri, de Bourgogne et de Bourbon, ses oncles, et non seulement tous les princes du sang, mais encore le roi d'Arménie et plusieurs barons fameux, issus de nobles et anciennes familles. .

Suivant le récit de ceux à qui leurs charges donnaient entrée aux conseils, la plupart des seigneurs furent d'avis qu'il fallait ne plus envoyer de députations au sujet de la trêve, ni recevoir les députés de l'ennemi, ni admettre aucune proposition de paix, mais venger les infractions faites au traité, en attaquant les Anglais à force ouverte et en leur rendant dommages pour dommages. Ceux qui n'adhéraient point à cet avis, prièrent le roi d'Arménie d'être l'interprète de leur opinion. C'était un prince d'un esprit vif et d'une grande pénétration ; il avait jusqu'alors gardé le silence dans les conseils, parce qu'il était peu versé dans la langue latine et ne s'exprimait pas avec facilité en français. Il prit cependant la parole en cette circonstance, et adressa ce peu de mots à l'assemblée :

« Illustres ducs, si je dois attribuer à un noble sentiment le désir de venger le pays des injures qu'il a reçues, j'ajouterai, avec la permission du roi, qu'il ne faut rien négliger pour accomplir cette vengeance légitime, en se conformant toutefois aux règles établies, et en évitant l'emportement qui mène tout à mauvaise fin. Je pense donc que, bien que les ennemis aient à plusieurs reprises violé les trêves et la foi des serments, vous devez mettre moins de précipitation dans cette affaire et chercher à les ramener à la paix par la voie de la douceur.

S'ils persistent à se montrer hautains et intraitables, la justice de votre cause n'en sera que plus évidente. Vos ancêtres ont toujours donné l'exemple de cette conduite. Pour vous ôter tout soupçon sur la sincérité de mes conseils, je m'offre, si vous le voulez, à remplir cette mission. Aucun lien d'amitié ne m'unit aux Anglais ; mais peut-être réussirai-je mieux auprès d'eux qu'un envoyé de votre nation, contre laquelle ils nourrissent une haine implacable. »

Ceux qui eurent à s'exprimer après lui approuvèrent son discours, et bientôt toute l'assemblée partagea ce sentiment. Le roi le remercia et le chargea de la négociation, en lui formant un cortège d'honneur de quelques seigneurs de la cour. L'ambassadeur prit alors congé de lui, et passa en Angleterre avec un vent favorable. A la nouvelle de son arrivée, le roi Richard, considérant que c'était pour lui un honneur extraordinaire de recevoir un si grand prince et que cette gloire n'était échue à aucun de ses prédécesseurs, séduit d'ailleurs par l'éclat de sa réputation et la renommée de ses exploits, résolut de l'accueillir avec les plus grands égards.

Il envoya à sa rencontre les principaux officiers de son palais et plusieurs des gens de sa cour ; puis, lorsqu'il approchait, il alla en personne au-devant de lui avec une suite nombreuse d'hommes à cheval, le salua avec une grande affabilité, lui donna le baiser de paix, et lui témoigna par ses paroles et son air de satisfaction qu'il était ravi de son arrivée. Il lui donna un hôtel à Londres, le traita somptueusement pendant plusieurs jours, lui montra beaucoup de bienveillance, et eut souvent avec lui des conférences amicales.

CHAPITRE II

Vains efforts du roi d'Arménie pour rétablir la paix entre les deux rois

Neuf jours après son arrivée, le roi d'Arménie, que les Anglais accusaient déjà d'être trop favorable à la France, obtint la parole dans une assemblée des principaux seigneurs, et chercha par ce discours à rétablir la concorde entre les deux rois : « *Ce n'est point la flatterie, c'est un sentiment d'affection fraternelle qui me fait dire que les peuples d'Orient ont admiré jusqu'ici votre puissance, et qu'ils ne cesseraient de vous combler de louanges, n'était le refus que vous faites de vous résigner à la paix. Hélas ! La fortune me force à vous faire un triste et cruel aveu : c'est à la faveur de vos divisions que les infidèles ont tourné contre moi leurs armes victorieuses. De roi que j'étais, devenu proscrit, je puis dire : J'ai régné dans le deuil et les larmes.*

Précipité dans l'abîme par l'inconstance du sort, je ne dois plus considérer la couronne que comme un ornement funèbre, et le bandeau royal qui paraît mon front que comme le voile d'une victime destinée à la mort. Très puissants princes, si vous fussiez venus prêter à Jésus – Christ l'appui de vos bras, comme vous en avez été tant de fois requis les chrétiens, que Notre-Seigneur a rachetés de son sang, ne seraient point condamnés en Orient à passer leurs jours dans l'amertume, la misère et l'esclavage. Les villes de ces contrées, depuis long-temps attachées à la religion chrétienne, Bethléem surtout, le berceau sacré de Jésus-Christ, et Sion qu'il a si particulièrement illustrée par ses miracles, ne seraient pas soumises au joug intolérable des Turcs, des Arabes et des Perses. Mais négligeant le parti le plus sage, vous avez tourné vos armes meurtrières contre le sein de la chrétienté. Depuis soixante ans déjà, on n'a vu de part et d'autre que villes prises ou détruites de fond en comble, faubourgs incendiés et pillés, habitants de la campagne emmenés captifs. La guerre,

qui a été faite avec des chances diverses, n'a eu pour résultat que l'effusion de beaucoup de sang. Mais dites-moi, je vous prie, lequel des deux partis y a le plus profité. Que l'on consulte à ce sujet les hommes de savoir et d'expérience. Si vous vous glorifiez de vos victoires, vous conviendrez du moins qu'elles vous ont coûté cher ; si vous énumérez les châteaux-forts que vous avez conquis dans le royaume de France, aujourd'hui que vous les avez tous perdus, et qu'il n'en reste plus qu'un seul en votre pouvoir, vos adversaires répondront :

« Il vaut mieux maintenir qu'étendre ses conquêtes »

Le Roi d'Arménie fit valoir d'autres considérations ; je les exposerai en peu de mots. *« Prince sérénissime, dit-il, si je dois faire entendre la vérité plutôt que des paroles spécieuses, je ne vous cacherai pas que ce qui a jusqu'à présent entretenu la guerre, c'est cette ambition qui vous sollicite à la conquête de la France. Les anciens rois de ce pays se sont assuré par une possession continue la couronne qu'ils avaient acquise par leur valeur ; et si toute la force d'un trône consiste dans l'obéissance des sujets, je regarde celui de France comme inébranlable. »*

Il finit ainsi son discours : *« Les hostilités entre les deux nations ont duré trop longtemps. Je pense qu'il faut conjurer les deux rivaux de se contenter de leurs vastes domaines, et de faire cesser la guerre entre leurs sujets, afin de pouvoir confondre les ennemis du Crist et briser le joug des chrétiens dispersés en Orient, qui attendent de jour en jour votre assistance, princes sérénissimes, et qui l'implorent humblement. »*

Le roi n'entendit par ce discours sans quelque déplaisir ; cependant il répondit en peu de mots : *« Sachez que je ne rejette pas vos propositions d'accommodement. La couronne de France appartenait au roi mon prédécesseur, du chef de sa mère ; mais puisqu'il a jugé à propos d'y renoncer moyennant la restitution pleine et entière des duchés d'Aquitaine et de Normandie, c'est à ces conditions, et non à d'autres, que je suis prêt à conclure avec les Français un traité de paix perpétuelle. »*

Ainsi se termina la conférence. Le roi signala sa noble munificence, on pourrait presque dire sa prodigalité, envers l'envoyé et ceux de sa suite. En les congédiant il les combla de riches présents, leur fit don d'étoffes de soie, de chevaux, de bijoux précieux, et dans un entretien particulier, leur recommanda de travailler à la conclusion de la paix. Il leur dit qu'il avait déjà préparé une ambassade pour traiter plus longuement de cette affaire avec les Français, s'ils le voulaient. Il les pria aussi de faire connaître à leur roi le vif désir qu'il avait de le voir.

Le roi d'Arménie, après une heureuse traversée, vint apporter ces nouvelles au roi de France, qui, malgré le peu de confiance que lui inspiraient les promesses de son ennemi, ne voulut pas qu'on pût lui reprocher de se refuser à un accommodement. Réfléchissant murement aux paroles du roi d'Angleterre, et considérant qu'une entrevue et un abouchement entre des rivaux contribuent souvent à hâter leur réconciliation, il s'avança jusqu'à Boulogne, accompagné de sa noblesse, mais sans aucun appareil de guerre. Au terme fixé, ayant appris

que le roi d'Angleterre n'avait point traversé la mer pour se rendre à Calais, et qu'il avait remis ses pouvoirs à quelques uns de ses chevaliers, il envoya de son côté des chevaliers français à Lelighen, à mi-chemin de Calais et Boulogne. Plusieurs conférences eurent lieu, mais elles restèrent sans résultat. Contre toute attente, les Anglais se montrèrent cette fois plus hautains et plus exigeants que jamais dans leurs prétentions. Suivant leur coutume, ils prolongèrent les pourparlers pendant six semaines par leurs lenteurs et leurs subterfuges. Les pirates mirent ce temps à profit pour courir la mer : je ne saurais dire si ce fut à l'insu des Anglais.

Ils attaquèrent les côtes de France, surprirent des pêcheurs et autres gens sans défiance et sans crainte, et les emmenèrent prisonniers en Angleterre. D'un autre côté, les garnisons anglaises des villes maritimes de Calais, Brest et Cherbourg, faisaient des sorties et enlevaient hommes et bestiaux. Enhardis par la longueur des conférences, ces soldats pillèrent et emportèrent tout ce qu'ils purent trouver en dehors des places fortes, et rentrèrent sans obstacle chez eux, gorgés de butin.